

---

# SERMON XIV.

LA SÔUMISSION FILIALE.

---

II.° SERMON SUR Luc II, 51.

---

*Jésus leur étoit soumis.*

---

**M**ES Frères, L'observation du devoir que nous vous avons prêché dans notre précédent discours, dépend des pères plus encore que des enfans : l'âme de ces derniers est une cire molle dans la main de ceux qui les élèvent. Ce sont les parens qui peuvent les préparer par l'obéissance du premier âge, à la soumission réfléchie, aux tendres égards qu'ils doivent montrer dans l'adolescence. Aussi je n'aurois rempli que la moitié de ma tâche, et

pas même la moitié, si je négligeois de m'adresser aux chefs de famille pour leur rappeler ce qu'ils ont à faire.

Pères et Mères , Ecoutez celui qui vient au nom du Seigneur vous entretenir sur le plus cher intérêt de votre vie , sur les moyens de mettre dans le cœur de vos enfans les sentimens que vous avez besoin d'y trouver, les sentimens qui peuvent seuls assurer leur félicité et la vôtre. Dieu veuille bénir nos réflexions, et les accompagner de l'onction de sa grâce.

Ainsi soit-il.

Trois qualités principales sont nécessaires pour former des enfans soumis, la fermeté, la prudence, la piété.

I. La fermeté est le garant de tout ordre. Les gouvernemens, les armées, les sociétés grandes ou petites, ne subsistent que par elle. Sans elle tout tombe dans le trouble et la confusion. Ce fut le défaut de cette qualité précieuse chez le vénérable Héli, qui perdit sa race et la rendit abominable au Seigneur. La faiblesse de cet homme vertueux détruisit l'influence de son exemple; elle lui donna des successeurs indignes de lui, qui ne connaissant d'autre autorité que celle des passions, se rendirent infâmes en Israël, et appelèrent sur

leurs têtes les plus terribles jugemens. Quel exemple! La première qualité d'un père est donc la fermeté.

Mais ne pensez point, chrétiens, que j'entende par-là une rigueur inflexible. Non, la fermeté n'est point dureté. La raison, la nature, l'Évangile disent également : *Pères, n'aigrissez point vos enfans* (1). La fermeté dont je parle n'est point une sévérité farouche qui s'oppose aux plaisirs innocens, et se plaît à traverser les désirs de la jeunesse. C'est une autorité égale et bienfaisante qui les règle et les modère, qui n'exige rien au delà de ce qu'elle doit exiger, et ne se relâche aussi jamais de ce qu'elle exige.

Un tel caractère est celui de la sagesse : il peut, il doit s'allier avec la douceur, en sorte que la fermeté n'ait rien d'austère, et la douceur rien de mol.

Cette fermeté douce inspire la crainte et l'amour, ressorts puissans et salutaires qui se trouvent dans tout gouvernement bien ordonné, et que Dieu lui-même emploie à notre égard dans l'Évangile, comme pour nous tracer un modèle à suivre. L'amour émousse la rigueur du commandement, embellit, ennoblit l'obéissance. Un

(1) Ephés. VI, 4.

heureux mélange de crainte réveille l'âme, l'empêche de tomber dans la langueur, ou de se relâcher.

Voilà des vérités sur lesquelles tous les hommes sont d'accord en spéculation; le sentiment de leur évidence, un amour naturel de l'ordre fait priser à tous la fermeté. On ne considère pas sans un sentiment pénible un magistrat dépourvu de cette fermeté, laissant impunie la violation de ses ordonnances. On souffre plus encore en voyant impuissante ou méprisée l'autorité paternelle, la plus sacrée des autorités, l'autorité paternelle qui les a toutes précédées. Un spectateur impartial a peine à contenir ce qu'il éprouve, lorsqu'en sa présence un enfant indocile refuse ou seulement diffère d'obéir aux auteurs de ses jours.

Mais aveuglés par une fausse tendresse, ou bien intéressés à couvrir leur négligence, leur indolence, plusieurs parens se font illusion sur leurs devoirs, et sur les vrais intérêts de ceux qui tiennent d'eux la vie. Ils allèguent de misérables prétextes.

*Je veux que mon enfant soit heureux*, disent les uns. *Vous voulez que votre enfant soit heureux!* Qu'entendez-vous par-là? Est-ce le bonheur du premier âge seulement, ou celui de leur existence entière? Vous suivriez une fausse route sous ce

double rapport. Et d'abord, l'enfance ne doit-elle pas être le noviciat de la vie, si je puis ainsi parler? L'éducation ne doit-elle pas préparer l'enfant à supporter les peines de l'homme fait, comme à remplir ses devoirs? Or, atteindrez-vous ce but par une molle complaisance? Quoi! vous cédez sans cesse à vos fils, et tout leur résistera! Vous obéissez à leurs jeunes désirs, et dans la société, dans le monde, ils trouveront sans cesse des contrariétés et des obstacles! Pour être heureux, ils auront besoin d'y porter une volonté accoutumée à fléchir, des passions déjà réprimées, un amour-propre peu exigeant; et vous redoublez la force de cette volonté, l'énergie de ces passions, l'irritabilité de cet amour-propre! Cruelle tendresse, qui pour leur épargner quelques pleurs à l'entrée de la vie, leur prépare mille amertumes pour l'avenir!

*Vous voulez que votre enfant soit heureux! Eh bien, c'est pour le rendre heureux même dès à présent qu'il faut le plier à la règle. Il n'est de bonheur que sous son joug salutaire, pour l'homme et pour l'enfant. Quand il a été docile et appliqué; quand son cœur satisfait lui rend témoignage qu'il a rempli ses devoirs, voyez quelle joie vive et pure anime ses délassemens! Elle lui fait trouver des délices dans les plus*

simples jouissances ; tout devient pour lui moyen de plaisir ; vous êtes forcés de sourire à ses transports. Mais au contraire, l'enfant dont on n'exige rien , l'enfant qui n'a pour loi que son caprice , embarrassé de son oisiveté , est mécontent de lui-même et de toute la nature ; il s'ennuie , il se dépite ; il s'aigrit pour le moindre sujet ; il est blasé sur tout , parce qu'il ne garde de mesure en rien ; il se dégoûte de ses jouets , comme il se dégoûtera dans la suite des objets de ses passions.

*Vous voulez que votre enfant soit heureux !*  
C'est pour cela encore qu'il faut le soumettre à la règle. Une fois accoutumé à fléchir , le sacrifice de sa volonté ne lui coûtera plus ; il le fera avec facilité , avec aisance sans s'en apercevoir ; il ne sollicitera point , il ne désirera pas même ce qu'il saura ne pouvoir obtenir ; il ne sentira point le frein , parce qu'il ne tentera pas de s'y soustraire. En ôtant l'espoir d'échapper au commandement , la fermeté prévient la résistance , fait régner le calme et l'harmonie. La faiblesse au contraire produit le trouble et les orages. Les fantaisies de l'enfant gâté , semblables à celles des despotes , ne connoissent point de bornes ; mais le pouvoir de ceux qui le servent est limité ; ils sont forcés d'en venir aux re-

fus ; ces refus inaccoutumés l'étonnent, le blessent ; ils donnent peut-être à son humeur une irritation fâcheuse ; et pour n'avoir pas su lui résister à temps et voir de sang-froid quelques larmes , ce sera une lutte sans cesse renaissante et des pleurs qui couleront toujours.

*Je veux être aimé de mes enfans*, disent d'autres personnes. Vous devez l'être sans doute , et de préférence à tous les objets de la terre ; mais penseriez-vous que le moyen d'y réussir fut de vous dégrader vous-même , en effaçant de votre front le sacré caractère du pouvoir, qu'y grava le Créateur ? Irez-vous cesser d'être père pour ne vous montrer que leur égal , et par une folle complaisance rivaliser , en flattant leurs passions , avec les jeunes compagnons de leurs plaisirs , qui sous ce rapport vous surpasseront toujours ? Le vrai moyen de l'emporter sur eux , c'est de vous tenir à votre place , c'est de conserver vos avantages. L'enfant , comme le vulgaire, prise surtout ceux dont il ne peut jouir ; il fait cas du pouvoir : chez lui la considération s'unit à la crainte. Voilà l'explication de ce phénomène qu'on observe dans la plupart des familles, où l'on voit ceux qui résistent le plus aux enfans , en être le plus aimés.

Gardez donc votre dignité , parens jaloux des

affections de votre fils ! C'est ainsi que vous donnerez un prix infini à votre approbation , à vos caresses , dont il ne sauroit bientôt plus gré si elles étoient prodiguées. Ne vous empressez point à le prévenir , et vous obtiendrez qu'il vous prévienne. C'est ainsi que l'homme est fait. Une éducation ferme dans les premières années , fût-elle même un peu sévère , pourvu que la bonté la dirige , vous approchera mieux du but où vous tendez , qu'une aveugle et molle tendresse. Elle prépare le cœur de l'enfant à recevoir avec une profonde émotion , avec une vive reconnaissance les faveurs inattendues par lesquelles vous vous plairez quelquefois à le surprendre. Elle prépare le cœur de l'enfant à écouter avec transport le langage de l'amour et de la confiance , quand le moment de l'adresser sera venu. Ah ! quelle impression ne fera-t-il point , ce langage , sur l'âme neuve et sensible de l'adolescent , quand pour la première fois il l'entendra sortir de la bouche d'un père révééré ! Avec quelle émotion , quel attendrissement ne le verra-t-il point se rapprocher de lui , s'épancher avec lui comme avec un ami ! Dans un pareil moment ce père peut commander tous les sacrifices , aucun ne semblera trop pénible.

Mais au contraire , si vous laissez passer sans



fruit ce temps précieux où l'âme de vos enfans se plie comme une tige flexible , où leurs défauts peu enracinés cèdent à une main ferme , ainsi qu'aux jours du printemps l'herbe s'arrache aisément de la terre amollie , je vous le demande , qu'en arrivera-t-il ? Que doit-il arriver naturellement ? Vous verrez enfin les conséquences de cette fatale éducation ; vous voudrez y remédier ; vous voudrez revenir en arrière quand il ne sera plus temps : vous et votre fils vous vous aigrirez l'un l'autre ; vous tiendrez peut-être au jeune homme un langage qui n'est plus fait pour lui ; vous le révolterez ; semblable au coursier indompté qui ne peut supporter le frein , il s'échappera loin de vous.

Quelques pères , pour justifier leur foiblesse , prétendent qu'*ils n'ont pas besoin d'user d'autorité , que la raison toute seule fléchira au devoir leurs enfans*. Ainsi donc ils laissent grandir et fortifier les passions qui les portent à l'indépendance , dans l'espoir qu'ils en triompheront ! Ils leur préparent des monstres à combattre ! Eh ! savent-ils s'ils voudront soutenir ce combat ? Savent-ils s'ils en sortiront vainqueurs ? Quand ces enfans auroient assez de courage et de droiture pour ne pas tromper leur attente , combien jusque là n'auront-ils pas à souffrir ! Que ne fe-

ront-ils pas souffrir à ceux qui les entourent ! Toujours encore, toujours restera-t-il un avantage immense à celui qui fut de bonne heure soumis à la règle. L'éducation tardive qu'on se donne à soi-même, ne peut prêter au caractère ce charme et ce naturel qui naît d'une longue habitude. Quelque effort que fasse sur lui-même le jeune homme qui veut surmonter ses défauts et rompre sa volonté, il mettra de la roideur, de la mauvaise grâce dans ses prévenances, dans ses sacrifices ; il blessera plus d'une fois le cœur des parens qu'il voudroit rendre heureux.

*Ils ne veulent pas obéir*, disent enfin des pères qui cherchent une excuse dans leur faute même, et pensent trouver leur justification dans leur avilissement.

*Ils ne veulent pas obéir !* Mais n'est-ce pas à vous de les faire vouloir ? Si vous saviez commander, ils sauroient obéir. Est-il un objet plus révoltant qu'un jeune homme, un adolescent peut-être, qui sous les yeux de son père, à sa table, ose braver son autorité, qui dans la maison même de ses parens, compte pour rien leurs habitudes, leurs convenances, se met peu en peine de troubler l'ordre qu'ils chérissent, prolonge ses plaisirs sans égard, durant les heures de la nuit qu'il leurfait passer dans de mort elles

angoisses ? Et ne voit-on jamais de foibles enfans violer ouvertement les ordres de leurs parens , se rire de leurs menaces qui demeurent toujours sans effet ? Quel homme peut soutenir un tel spectacle , excepté les pères dégradés qui, loin de régner sur leur famille , se sont réduits à lui servir de jouet ?

II. Si la fermeté est indispensable dans l'éducation , la *prudence* ne l'est pas moins.

*Prudence* dans le discernement des caractères. Leur diversité infinie exige qu'on n'use point envers tous de la même méthode. Un naturel doux et timide a besoin d'être encouragé , soutenu ; il n'en abusera pas. Cet autre , plein de confiance en lui-même , demande qu'on réprime l'orgueil naissant qui peut le conduire à l'indépendance. Il faut laisser passer chez un troisième ce premier mouvement qui le porteroit à braver l'autorité. Adressez-vous à la raison de celui-ci pour lui faire sentir la justice de vos lois : gardez-vous cependant de mettre des raisonnemens à la place des ordres ; ils doivent suivre et non précéder leur exécution , motiver le châtiment et non en tenir lieu.

*Prudence* dans l'examen des fautes. Mettez entre elles une juste différence ; jugez-en d'après leur principe , leurs conséquences , et non d'a-

près l'humeur qu'elles excitent , le désagrément qu'elles vous donnent. L'enfant qui porte en lui-même le sentiment du juste et de l'injuste , se révolte contre un châtiment trop rigoureux ; il souscrit à celui qu'il sent avoir mérité.

*Prudence* dans la façon de punir. Montrez , en châtiant , le calme , la dignité d'un juge , tempérée par la tendresse d'un père, et non ces accès de passion dont l'aspect est aussi ridicule qu'effrayant et hideux , qui vous dégraderoient aux yeux de votre fils. Choisissez le moment favorable. Laissez calmer ce premier trouble où le coupable ne se connoît pas lui-même. Attendez que la réflexion éveillant le remords , prépare sa jeune âme à recevoir une impression profonde : alors une punition équitable , modérée , se gravera dans sa mémoire et vous le soumettra pour toujours. C'est ainsi que la Providence en use avec l'homme dans le cours ordinaire de la vie.

Ces détails seroient infinis : hâtons-nous de signaler les précautions les plus importantes.

*Prudence* dans les conversations , les lectures , les liaisons , les plaisirs. Ce n'est pas de vous seulement , c'est de tout ce qui les entoure , de tout ce qu'ils voient , de tout ce qu'ils entendent que les enfans reçoivent leur éducation , parce qu'ils

ne peuvent rien entendre, rien voir qui ne fasse impression sur eux, et ne modifie leur caractère de quelque façon. En vain leur donneriez-vous les soins les plus éclairés, les plus assidus, si vous laissiez les objets extérieurs gâter votre ouvrage. Ce n'est pas assez d'ensemencer ce champ précieux, il faut l'enclorre, il faut le garder; autrement l'ennemi viendrait y jeter l'ivroie. Prévoyez donc, ordonnez, s'il est possible, toutes les circonstances. Que rien n'approche de vos fils, que rien n'arrive à leur âme qui n'ait été préparé, modifié par vous, qui ne soit propre à fortifier leur amour et leur respect. Choisissez avec un soin scrupuleux les amis que vous leur donnerez : il dépend de vous de prévenir des liaisons que peut-être ensuite vous auriez peine à rompre. Assurez-vous qu'ils ne recevront point des principes contraires aux vôtres, des conseils opposés à ce qu'ils vous doivent. Que leurs amusemens simples et innocens comme eux, les attachent à vous davantage au lieu de les en éloigner. Que leur sensibilité naissante se développe autour de vous et pour vous. Qu'elle exhale ses parfums dans l'asile domestique, au lieu de s'évaporer dans le tourbillon du monde. Laissez croître dans la retraite ces plantes précieuses. Gardez qu'elles ne soient battues des

vents et brûlées par le soleil , avant d'avoir acquis toute leur force et reçu leur développement. N'imites point ces parens qui se hâtent de faire jouer un rôle à leurs enfans, de les faire monter sur le théâtre du monde.... Que n'aurois-je pas à dire sur un abus si funeste ! Insensés ! Ce n'est pas à ces enfans seuls, c'est à eux-mêmes qu'ils font un tort irréparable. Ils les séparent d'eux : en les accoutumant à tenir une place, à fixer l'attention , ils leur persuadent qu'ils ne sont plus des enfans , qu'ils peuvent prétendre à l'indépendance. En allumant dans leur âme , avant le temps , les passions qui agitent la société , ils étouffent l'amour filial qui devoit seul l'occuper. Prolongez pour eux , surtout pour vos fils , la saison fortunée de l'adolescence. Renvoyez , autant qu'il est possible , cette grande époque où ils seront reçus à la table sainte , cette époque dont les effets peuvent être si heureux quand le moment est bien choisi. Si leur âme éclairée , fortifiée par l'âge , est mûre pour la foi et la piété , cette époque consacrerà vos droits dans leur cœur , les attachera pour jamais au devoir ; mais au contraire , si leur raison trop foible , leur caractère trop peu formé ne leur permettent pas de comprendre l'engagement sacré dont ils se lient , ils n'y verront que le terme

### 342 LA SOUMISSION FILIALE.

de l'enfance, un titre pour s'affranchir de votre pouvoir.

Enfin, M. F., et ce n'est pas la précaution la moins essentielle pour vous assurer leur amour et leur respect, montrez-vous à eux sous des traits propres à inspirer ces sentimens, et soyez réellement ce que vous voulez paroître. Que l'idée de la vertu, de la sagesse s'unisse dans l'âme de ces heureux enfans à celle des auteurs de leurs jours. Qu'ils voient régner entre eux un accord parfait, et la raison, la vérité semblera parler par leur bouche. Mais si les commandemens, les conseils de ceux qui dirigent étoient en opposition, leurs élèves ne seroient-ils pas nécessairement conduits à cette conséquence funeste que l'un des deux se trompe, que l'un des deux a tort? Et que seroit-ce, s'ils étoient témoins de leurs divisions, s'ils les entendoient se blâmer, s'accuser l'un l'autre? Ah! quel coup se portent à eux-mêmes ceux qui donnent à leurs fils cet affligeant spectacle! De quelle hauteur ils descendent! Moment cruel pour un enfant bien né, où il voit ses parens déchirer eux-mêmes le voile flatter de respect à travers lequel il se plaisoit à les considérer comme des Intelligences supérieures, et lui découvrir de foibles mortels, avec toutes leurs taches et toutes leurs misères!

Dès-lors, peut-être, les jugera-t-il avec rigueur, car on ne s'arrête guère dans une juste mesure quand on reprend son estime, quand on se permet de jeter un regard d'examen sur la conduite de ses supérieurs : du moins s'il les respecte encore, ce sera un respect forcé, tout extérieur ; celui de l'âme aura disparu.

Voilà, M. F., les précautions principales que dicte la prudence. Mais imparfaits, comme nous le sommes, nous manquons toujours à quelque chose ; nous péchons toujours par quelque endroit. Il faut donc appeler à notre secours un auxiliaire puissant, capable de suppléer à toutes les omissions. Cet auxiliaire c'est *la piété*. Joignez donc, vous dirai-je enfin, *la piété* à la prudence et à la fermeté.

III. La piété, par sa vertu secrète et divine, corrigera tout ce que vous aurez laissé de défectueux. Sa tendresse tempère une éducation trop dure ; sa douce sévérité pare aux inconvénients d'une éducation molle ou dissipée : elle remédie à tout ; elle répare tout. Mais n'y eût-il rien à reprendre dans la manière dont vous élevez vos enfans, je n'en dirois pas moins, appelez à votre aide la piété. Oui, je dirois de la plus parfaite éducation où elle n'entreroit pour rien, ce que disoit un Père de l'église d'un excellent traité de philosophie : « *Il y manque le nom de Jésus-*



### 344 LA SOUMISSION FILIALE.

*Christ* ». Il faut que ce nom touchant et sacré scelle dans le cœur de vos enfans la pensée de vos droits et de vos bienfaits. Eh ! à quel autre appartient-il qu'au Dieu-Sauveur d'imprimer dans les âmes l'amour et la vénération ? Que sont tous les moyens humains auprès de cette voix céleste qui dit : *Enfans, obéissez à vos pères et à vos mères ; car cela est agréable au Seigneur* (1) ?

Piété divine ! c'est toi qui fais régner l'harmonie, non-seulement dans les Etats, mais dans ces petites sociétés où le cœur de l'homme cherche les plus pures jouissances. Tu agis à la fois sur les enfans et sur les pères. Tu rends les uns tendres et respectueux, les autres dignes de respect et d'amour !

Qu'il est beau le rôle d'un chef de famille qui règne par la piété ! Semblable à ce Moïse qui servoit d'intermédiaire entre le Seigneur et les Hébreux, il est aux yeux des siens le représentant du Très-Haut. Sa famille offre l'image de ce peuple fortuné qui, sous les lois d'un homme, n'obéissoit qu'à l'Eternel.

Mais, au nom de qui commandent-ils, de quelle autorité font-ils dériver leur pouvoir, comment prétendent-ils à être obéis, ces pères

(1) Coloss. III, 20.

insensés qui arrachent eux-mêmes du cœur de leurs fils la racine du respect filial? Comment osent-ils se flatter qu'ils les trouveront reconnoissans et soumis? Ils ne leur enseignent point à bénir leur Père céleste, leur adorable Sauveur. Leur demeure ne répète jamais les accens de la piété. Ils ne les envoient point dans nos temples, ou n'y viennent point avec eux. Ah! si cette religion qu'ils méconnoissent n'exerçoit pas encore quelque empire sur l'âme de leurs enfans, par quel reproche accablant ne seroient-ils pas en droit de répondre à leurs reproches! Comme d'un mot ils pourroient les confondre!

Et ce ne seroit pas assez de ne point attaquer la religion avec folie, de ne point l'outrager avec brutalité. Ce seroit peu même de lui rendre quelques hommages. Il faut, Pères et Mères, il faut en faire l'âme de vos leçons, la sève, la substance de l'éducation que vous donnez à votre famille. Il faut vous en pénétrer pour les en pénétrer eux-mêmes. Il faut que semblables à cet oiseau qui fait vivre ses petits des mêmes grains dont il s'est nourri le premier, vous fassiez de la piété l'aliment de votre âme, pour la répandre ensuite dans la leur.

Faites plus encore : implorez sur vos soins la bénédiction de ce Dieu qui voit d'un œil propice

### 346 LA SOUMISSION FILIALE.

les parens religieux, qui disoit d'Abraham : *Je le connois ; je sais qu'il ordonnera à ses enfans et à sa maison après lui de faire la volonté de l'Éternel* (1). Dites-lui : « Viens toi-même à mon aide, »  
» Toi qui m'as confié comme un dépôt sacré ces  
» âmes que je dois former pour le ciel. La religion  
» et la tendresse ne me laissent envisager qu'en  
» frémissant l'étendue de mes devoirs, l'affreux  
» danger de ne pas les remplir. Eh ! que peuvent  
» mes sollicitudes et mes efforts ? Que suis-je,  
» sans toi ? O Dieu, qui d'un terrain inculte peux  
» faire naître des fruits délicieux, mais sans le  
» concours duquel le laboureur travaille en vain,  
» fais germer la semence que je jette dans ces  
» âmes si précieuses et si chères. Imprimes-y  
» surtout la crainte de ton nom, la crainte de ton  
» nom qui me répondra de leur tendresse et de  
» leur vertu ! »

C'est ainsi qu'après avoir fait tout ce qui dépend de vous, il faut, comme si vous n'aviez rien fait, attendre de Dieu seul le succès de vos travaux. Il aime les cœurs simples ; il exauce les requêtes de ceux qui ne se confient point en eux-mêmes, qui mettent tout leur espoir en lui seul.

(1) Genèse XVIII, 19.

Parents chrétiens, telle est la conduite que vous devez tenir pour avoir des enfans soumis : il n'est pas d'autre route. Telle est votre tâche. Elle est grande sans doute. Les peines et les sollicitudes d'un cœur paternel sont infinies comme ses joies ; mais quelles que soient ces peines , il ne vous est pas permis de balancer.

Songez que c'est de vous que la société ébranlée attend les citoyens qui peuvent affermir son repos. Songez que vous êtes comptables de vos fils à la patrie, et qu'il ne faut pas devenir père quand on ne veut pas remplir les obligations que ce titre impose. Mais quand la religion et la nature parlent avec tant de force, est-il besoin de recourir à des motifs étrangers ? Ne suffit-il pas de vous dire, au nom du Dieu dont je suis le ministre : Si vous négligez de plier au joug du devoir l'âme de vos enfans, vous en serez punis par eux et sur eux, dans le temps et dans l'éternité ?

C'est déjà trop pour votre tendresse, de vous figurer leur ingratitude et leur malheur ici-bas : vous n'en pouvez soutenir la perspective. Eh ! que seroit-ce, Grand Dieu, si vous les voyiez, au jour redoutable des rétributions, s'élever contre vous, accuser votre foiblesse des excès où les auroient portés des passions indomptées, vous

reprocher leur éternelle condamnation ! Terrible pensée ! Mais aussi , quelles bénédictions n'avez-vous pas droit d'attendre , si vous êtes fidèles aux devoirs que j'ai tracés !

Non , ce n'est point en vain qu'on les remplit. Si l'on se plaint quelquefois de n'être pas payé par le succès , n'est-ce pas souvent parce qu'on ne demeure fidèle à ces devoirs qu'en apparence ? Peut-être un vice secret sur quelque point ravit le fruit de tout le reste.

Je conviendrai pourtant qu'il est des exceptions malheureuses ; mais ces cas infiniment rares ne sauroient porter atteinte à la règle. Je sais qu'une excellente éducation n'arrête pas toujours les fougues de la jeunesse ; mais alors même , j'ose le croire , les soins de parens éclairés , fermes et religieux , ne sont pas perdus pour toujours ; ils ne peuvent l'être. Ecoutez , parens vertueux , écoutez ce que le ciel m'inspire pour votre consolation. Ils ne périront point ces germes précieux que vous avez mis dans l'âme de vos fils. Cette foi qu'ils vous doivent , et qui vit encore en eux , les ramènera tôt ou tard à vos pieds : ils feront encore votre bonheur , votre joie.

Et dans le cours ordinaire des choses , chrétiens , Dieu vous épargnera même cette épreuve passa-

gère. Vous recueillerez sans trouble le fruit de vos soins. Non-seulement vous ne connoîtrez point ces angoisses mortelles , cette honte douloureuse qui remplissent l'âme de ceux qui ont négligé d'imposer un frein salutaire à leurs enfans; non-seulement vous pourrez vous honorer en public de la conduite et de la réputation des vôtres, mais vous jouirez dans vos foyers des bienfaits de l'ordre et de l'harmonie, de ce bien-être inexprimable qui les accompagne.

Objets des plus tendres égards jusqu'à la fin de votre carrière, vous exercerez encore alors la magistrature paternelle. Vous serez affranchis de ses sollicitudes, de ses laborieuses fonctions, et vous conserverez tout ce qu'elle a de doux et d'honorable. Quand Dieu vous appellera à retourner dans son sein, vous pourrez mourir tranquilles; vous laisserez ceux qui vous sont chers, héritiers de vos vertus, de votre piété, de la protection céleste; et au dernier jour, ô ravissante pensée! vous direz au Juge Suprême : *Me voici, Seigneur, avec ceux que tu m'as donnés* (1). Vous

(1) Hébr. 11, 13.

350    **LA SOUMISSION FILIALE.**

**jouirez durant tous les siècles, de leur bonheur et de leur reconnoissance : ils seront votre couronne pendant l'éternité. Dieu vous en fasse la grâce. Amen.**

---